



David Bowie et Iggy Pop nous avaient prévenus : en 1996, un groupe baptisé Placebo allait réconcilier électricité et ambiguïté, masculinité et féminité. Une savante alliance incarnée par Brian Molko, le théâtral chanteur du groupe à la personnalité équivoque et lascive. De Satie à PJ Harvey, du Luxembourg à New York, trajectoire oblique d'un apatride insatisfait.

Entretien Richard Robert

# androgyn tonique

**Brian Molko :** Enfant, adolescent, j'ai écouté des quantités et des quantités de disques. J'ai grandi au Luxembourg, et là-bas je n'avais vraiment rien d'autre à faire. C'était une façon de s'échapper, c'est tout. Vivre dans un autre monde que le sien... J'étais comme tous ces gamins qui s'enferment dans leur chambre pour écouter des disques, c'est aussi simple que ça. J'ai eu une jeunesse assez solitaire. Mon frère est beaucoup plus âgé que moi – dix ans nous séparent. J'avais donc beaucoup de temps pour moi.

**Aujourd'hui, es-tu toujours aussi boulimique, curieux de tout musicalement ?**

J'essaie. En dehors de la musique classique, que je n'écoute pas vraiment... J'aime quand même beaucoup certaines pièces pour piano, les musiques de Satie ou les *Nocturnes* de Chopin. Stefan, le bassiste du groupe, a écrit des choses vraiment surprenantes, probablement les plus tristes que j'aie jamais entendues, avec uniquement son piano, lui et les bruits de la rue derrière. Il y semble si seul... Voilà le genre de choses sur lesquelles je pourrais très bien travailler. Mais c'est encore un peu tôt pour savoir si nous allons développer tout ça. Pour l'instant, je pense que Placebo n'est pas encore près de sortir de ses guitares.

**Plus jeune, la musique était ton seul centre d'intérêt ?**

Pas vraiment. Je n'étais pas replié sur moi-même tant que ça, je n'étais pas une taupe. J'ai toujours eu une attirance très forte pour le théâtre. J'en ai fait à l'école, dans des groupes d'amateurs, certains étés je suis allé à Oxford prendre des cours. Et quand j'ai enfin quitté le Luxembourg, c'était pour étudier l'art dramatique à Londres. J'ai toujours aimé être acteur, depuis >>>

»» tout petit, bien avant de m'intéresser à la musique. Ça a longtemps été mon seul amour, le point de concentration de toutes mes énergies créatrices. J'ai travaillé ça parce que c'était une autre manière de m'échapper, d'entrer en contact avec les gens, de dire ou de ressentir sur scène des choses qui étaient absentes, effacées dans la vie quotidienne. Pour un gamin grandissant au Luxembourg, c'était un moyen inespéré d'accéder à une forme d'extraversion que tout, dans la réalité, interdisait. Sur scène, il était possible de vivre des émotions sans se sentir coupable. Je garde d'excellents souvenirs de ces expériences. Notre approche du théâtre était plutôt variée : ça allait des conneries que l'on peut faire en classe à Shakespeare, en passant par des pièces contemporaines, le théâtre de l'absurde... A l'école, j'ai un peu travaillé sur les théories d'Artaud, le théâtre de la cruauté, ça m'a fait rire... Ma mémoire est probablement partie en fumée depuis, mais j'ai longtemps pu réciter par cœur des passages entiers d'œuvres dans lesquelles j'avais joué. Si j'ai ensuite commencé à jouer de la musique, c'était aussi par désir de me propulser dans un monde où je serais complètement moi-même. Je voulais fuir mes origines, vivre dans un endroit où je ne serais pas tenu de faire briller mes pompes tous les matins. Je me suis très tôt fait à l'idée que ma place serait sur une scène ou une autre. J'ai tout entrepris pour que ça arrive.

**Cette ambition a été très tôt une évidence ?**

Le reste représentait à mes yeux une telle charge et un tel ennui... Ça devenait paniquant. Avoir un boulot pendant un mois était une idée abominable, un cauchemar.

J'avais l'impression que ce genre de vie allait lentement me sucer toute mon âme, me vampiriser. Il était évident que je ne pouvais rien entreprendre d'autre sans être à un moment ou à un autre incroyablement frustré. Il me fallait une performance artistique, quelle qu'elle soit.

**Comment expliques-tu que la musique ait finalement supplanté le théâtre ?**

La musique n'exigeait pas nécessairement la présence de quelqu'un d'autre. La guitare, je pouvais en jouer seul. Je pouvais créer mon propre monde sans avoir recours à quiconque. Cela dit, je pense que je referai du théâtre un de ces jours, ou du cinéma. Tourner en France me plairait beaucoup. J'essaie de suivre de près l'actualité cinématographique, mais mon rythme de vie actuel ne m'y aide pas.

**Quel a été ton premier contact actif avec la musique ?**

J'ai commencé à jouer de la guitare à l'âge de 16 ans. J'avais bien eu des leçons de piano quand j'étais tout petit – le genre de corvée que tu remets sans cesse au lendemain, pendant que ta mère te court après, te casse les couilles avec. Il y a eu aussi un peu de saxo à l'école, mais c'était de la musique de merde, des trucs de fanfare, ça n'a pas duré longtemps non plus. J'ai toujours eu un problème avec la discipline que les autres m'imposaient, avec les obligations qu'on m'édicte. Au moins, quand je me suis retrouvé seul avec ma guitare, je n'avais pour enseignant que moi-même. C'est vraisemblablement la raison pour laquelle je me suis autant mis au boulot de ce côté-là. Cet apprentissage solitaire, sans prof, a sûrement été une chance. Quand on n'apprend pas à jouer dans un certain style ou dans l'imitation d'un autre, on passe ensuite moins de temps à se dégager de toutes ses influences. Aussi mauvais à la guitare que je puisse être, je considère que mes lacunes, voire mes

inaptitudes, provoquent au bout du compte quelque chose de spécial. Je ne suis même pas sûr de connaître exactement le nom des cordes de ma guitare... Peu importe que je ne sois pas dans l'exactitude ou l'orthodoxie. Les accords incorrects que je joue sonnent étrangement et bien.

**Tu as vite été satisfait de ton travail ?**

Non, ça a pris beaucoup de temps. A peu près cinq années sont passées avant d'atteindre ce point où, à mon sens, ce que je jouais méritait d'être écouté par d'autres. Et j'ai pu être vraiment très mauvais pendant un bon moment... Pendant longtemps, tout ce que je faisais me semblait anodin, dispensable. Ça a changé quand la musique, progressivement, a cessé de ressembler à un tour de force, une activité surhumaine. Quand j'ai enfin pu m'approprier ce que je faisais, sans complexes, sans hésitation. Quand l'énergie qui en découlait me nourrissait instantanément. Je me souviens qu'au collège j'avais réalisé un petit film de dix minutes. J'avais construit ça laborieusement,

bout par bout, pendant des mois, pour au bout du compte dix pauvres minutes de satisfaction... Avec la musique, j'ai découvert autre chose, une immédiateté, une intensité inégalées. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai décidé de brûler tous les ponts derrière moi et de me jeter à corps perdu là-dedans, jusqu'au cou. Rien que pour cette instantanéité.

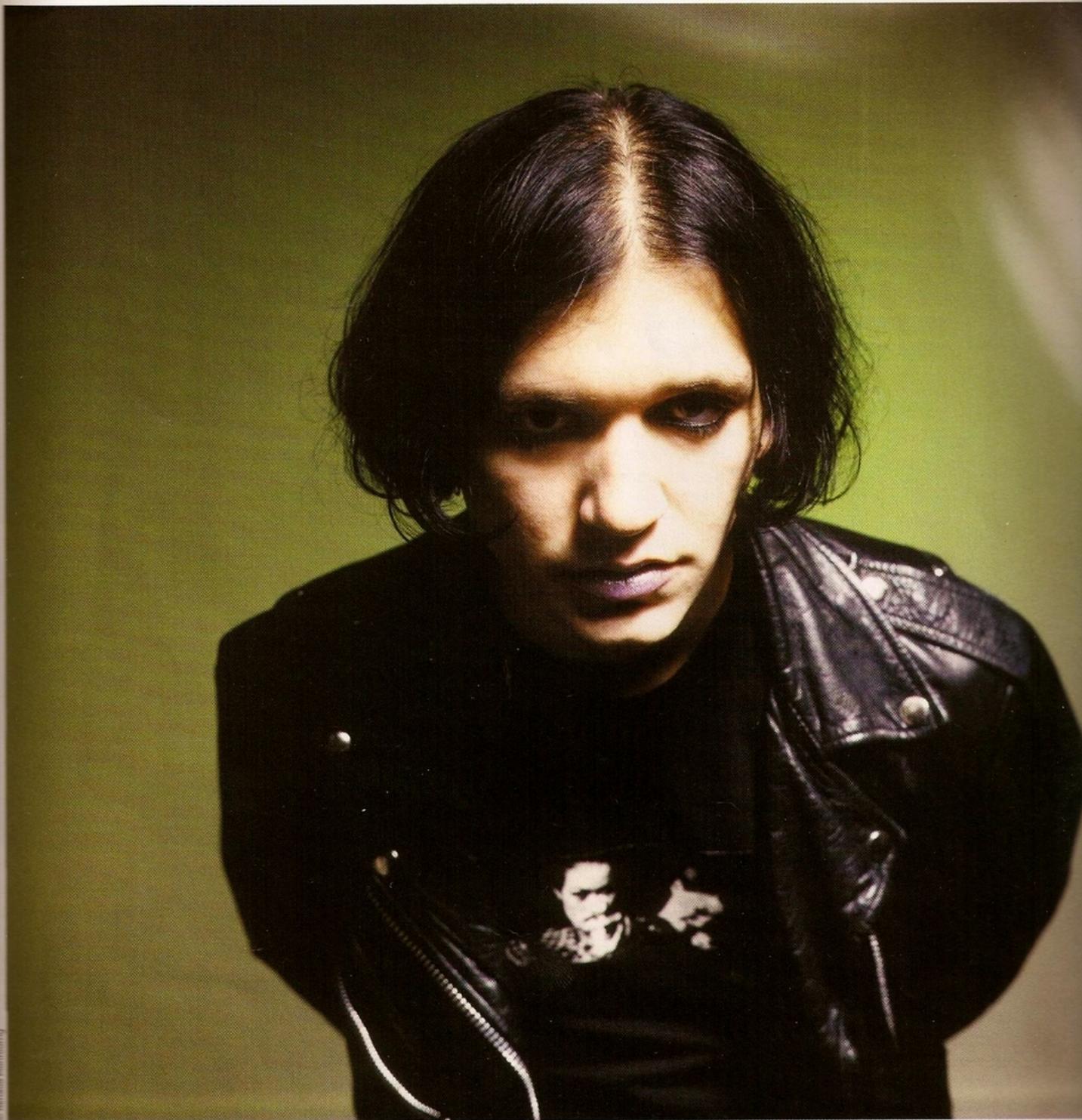
**Ça a été un soulagement de débarquer à Londres ?**

Oh ! oui... Je ne voulais pas rester dans un endroit où je me sentais aussi piégé. J'avais besoin d'une grande ville. Là, je reviens à peine

de New York : j'ai adoré cette ville, c'est pour moi, et plus que Londres encore, le premier endroit où je souhaiterais vivre. Aujourd'hui, je ne veux plus passer mon temps hors des grandes villes. Je ne me vois même pas habiter dans un quartier tranquille. Il faut du bruit autour de moi. Des gens au-dehors. Je veux sentir la vie qui respire derrière les fenêtres. Quand j'étais enfant, nous habitions dans un petit village tellement calme... Le pays où j'ai grandi était exigu, il y avait si peu à faire... Tout le monde, là-bas, était tranquillement riche. Tout ce qui était culturel était passablement ennuyeux. La vie était incroyablement lente. Et ça, je ne le supporte pas. Je veux vivre dans un endroit où les possibilités sont nombreuses, et non pas réduites à une ou deux, voire à zéro.

**A Londres, tu as retrouvé par hasard une ancienne connaissance d'école, Stefan Olsdal, qui est devenu le bassiste du groupe. Cette rencontre a-t-elle été déterminante ?**

Beaucoup de choses se sont éclaircies, oui. J'ai croisé Stefan avant de risquer d'être découragé ou frustré de quoi que ce soit... Après ses études au Luxembourg, Stefan était reparti chez lui, en Suède, pour passer son bac. C'est là qu'il a rencontré Robert Schultzeberg, notre batteur. Puis il est venu à Londres pour étudier la musique. Quand nous nous sommes croisés dans le métro londonien, nous étions très méfiants l'un vis-à-vis de l'autre. Au Luxembourg, nous n'avions jamais vraiment parlé, nous avions des origines sociales très différentes. On se connaissait mal, on ne s'appréciait même pas. C'est à Londres que nous avons découvert soudainement combien nous avions de points communs. Ça a été un moment assez spécial. Dès le premier pot que nous avons bu ensemble, notre perception a complètement changé, à 180 degrés. Notre rencontre a marqué le début d'une période vraiment créative. Il y a une bonne complémentarité



© Bernard Bouchery

entre nous : lui est multi-instrumentiste, il sait lire et écrire la musique. C'est le genre de type qui, marchant dans la rue, peut te dire sur quelle note sonnent les différents klaxons des voitures. Il a une approche très technique de la musique, alors que la mienne est à la fois plus abstraite et émotionnelle. Le mélange est parfait, il apporte un équilibre, une forme de sophistication. Je ne me suis jamais senti handicapé par mon ignorance du solfège. Il m'est arrivé, en jouant du piano, de demander des conseils à Stefan ; il a toujours refusé de me répondre, m'a toujours incité à apprendre par moi-même. Je ne vois effectivement pas pourquoi je chercherais à changer ce mode de fonctionnement. Mon approche

*"J'ai commencé à jouer par désir de me propulser dans un monde où je serais moi-même. Je voulais fuir mes origines."*

personnelle de la musique m'a déjà amené loin. Musicalement, il me plaît de continuer à être ainsi, très peu habile, quasiment inapte. **Tes expériences théâtrales ont-elles influencé ton écriture ? Expliquent-elles ton souci de spontanéité dans ce domaine ?** Je ne crois pas. Quand j'ai commencé à écrire des paroles, je voulais vraiment me placer dans une position de grande vulnérabilité. J'avais entendu à cette époque le premier album de PJ Harvey, ça a changé beaucoup de choses. Je voulais créer une musique aussi personnelle et troublée que celle-là, je me sentais tellement proche de cette démarche. **L'écriture auparavant n'était pas quelque chose de naturel ?** J'écrivais des petites choses. Je me souviens d'un poème, >>>

>>> quand j'avais 15 ans, publié dans un magazine des écoles internationales d'Europe – Stefan et moi étions dans une école américaine. C'était un poème totalement antireligieux, où je disais en gros à Dieu d'aller se faire foutre. Mais c'était joliment tourné, si bien que personne n'a vraiment capté le message. L'écriture se limitait à des petits travaux comme ça, ou à des scénarios. Jusqu'au jour où j'ai finalement tout quitté pour monter un punk-band.

**Pourquoi cette obsession du "punk-band" ?**

Avant que Robert ne rejoigne le groupe, Stefan et moi nous sommes retrouvés devant notre 4-pistes, avec des claviers et des instruments-jouets. Nous écrivions des morceaux très bizarres, très différents. Mais nous, nous rêvions de trouver un batteur et de jouer avec des guitares distordues. La motivation première de la création de Placebo peut se résumer à ça. Nous voulions faire ce que tout gamin veut faire. Ce n'est pas que je sois fasciné par la sainte Trinité du punk. Le côté écerelé et bêtement défoncé du punk d'origine m'a toujours ennuyé. C'est devenu beaucoup plus intéressant par la suite. Je préfère largement les groupes postpunks comme The Fall ou Joy Division, ou quelqu'un comme Patti Smith. Le vrai premier groupe que j'aie aimé, ce sont les Dead Kennedys. C'était pour moi une voie parfaite où canaliser mes angoisses d'adolescent. Un très bon groupe, anti-tout, opposé à toute forme d'establishment, pas aussi ridiculement politisé que peut l'être Rage Against The Machine... Quand je dis que nous voulions monter un punk-band, c'était vraiment pour une question d'énergie, de libération. Nous voulions sentir sur nous le déferlement des décibels, la charge de la distorsion... Auparavant, ce que nous faisons était surtout constitué d'instrumentaux bizarres, de plages plutôt calmes.

**Le traditionnel trio guitare-basse-batterie, c'est une contrainte intéressante ?**

Quand nous avons décidé de créer Placebo, il nous a paru primordial de respecter cette structure triangulaire, de telle sorte qu'aucun instrument, voix comprise, n'essaie de dominer les autres : chaque idée peut vraiment venir de n'importe quel instrument, de n'importe lequel d'entre nous. Deux guitares incitent souvent à la facilité, restreignent tout souci d'invention. Dans un trio comme celui-là, chacun porte un poids important, est ramené à l'essence même de son instrument et doit nécessairement se poser des questions. Nous essayons constamment de trouver des solutions pour que notre son soit plus ample. Au début, notre seule ambition était de devenir une espèce de groupe punk minimaliste, acéré, tranchant et sec, seulement armé de trois instruments. En studio, le travail est devenu plus minutieux, plus délicat que prévu. Et ce que nous faisons sur scène enrichit encore notre objectif de départ. Tout en jouant de la basse, Stefan, par exemple, a une pédale qui lui permet de faire fonctionner un sampler. Nous avons samplé la majorité des sons de l'album – parties de synthé, piano-jouet, sons de voiture. Nous ne rechignons donc pas à étoffer notre musique, au contraire. Tout notre travail consiste même à améliorer la texture de notre musique. Du moment que ça ne touche pas à l'intégrité du triangle. Il y a sûrement une part de foi aveugle là-dedans, mais ça ne me dérange pas d'aller jusqu'au bout. C'est parfois difficile. Récemment, nous avons dû nous séparer de Robert. Ça a été une page assez douloureuse à tourner, je ne peux pas trop en parler. Les blessures sont encore fraîches, mais aujourd'hui nous sommes de nouveau plus créatifs que jamais.

*"Avec la musique, j'ai découvert une immédiateté, une intensité inégalées. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai décidé de brûler tous les ponts derrière moi et de me jeter à corps perdu là-dedans."*

**Penses-tu que Placebo, sur son premier album, a su éviter tous les clichés rock ?**

Nous essayons, autant que possible... Mais quelquefois il faut simplement laisser aller. Je suis prêt, finalement, à accepter beaucoup de choses, à jouer de manière très différente. Mais il y a un truc que je ne pourrais pas supporter : les solos de guitare. Trop de chansons intéressantes ont été complètement détruites par ces fantaisies. *Black Hole Sun* de Soundgarden, par exemple : une chanson avec un départ plutôt tranquille, complètement gâchée, foutue en l'air par un de ces putains de solos à la noix.

Entre nous, nous évoquons souvent ce que nous

appelons la "frontière Zeppelin", celle qu'on ne doit surtout pas franchir... Nous nous sommes juré de ne pas nous aventurer trop loin sur les terres bien carrées du rock orthodoxe. Nous serions capables de nous y perdre, de ne pas en revenir. Je suppose que nous avons parfois franchi la frontière sur l'album – je pense au pont noisy de *Lady of the Flowers*, par exemple. Peu importe. De toute façon, je préfère penser que ce que nous faisons à plus à voir avec le punk qu'avec le rock. Notre nouvelle version de *Nancy Boy* en est la preuve. De toute façon, le rock classique, ce n'est que des guitares trop bien accordées, sans défauts – et ça, ça ne nous ressemble pas.

**Sur votre album, vous utilisez une instrumentation inattendue – piano-jouet, didjeridoo – pour un groupe qui affiche aussi clairement une sonorité rock. Mais tout ça reste assez timide.**

A l'époque du 4-pistes, Stefan et moi avions acheté des instruments-jouets parce que c'était facile et amusant à utiliser, parce que nous étions plus ou moins obligés de jouer sans électricité, parce que ça coûtait moins cher, et enfin parce que même avec une guitare-jouet on peut commencer à s'exprimer. Mais ça n'était pas une fin en soi. Cela dit, nous avons continué à les utiliser pour Placebo. Ça nous intéressait de les intégrer à notre instrumentation, alors qu'ils ne sont pas nécessairement perçus comme du matériel compatible avec le médium rock ou punk. J'aime aussi ces instruments parce qu'ils créent des sons que nous n'avons pas entendus depuis longtemps, depuis notre enfance. Ils déclenchent des sensations étranges, réveillent chez l'auditeur une sorte de mémoire émotionnelle assez troublante. Lorsqu'on les entend pour la première fois, on peut ressentir des choses assez inquiétantes parce que difficilement localisables, définissables. Dans notre propre contexte musical, ils ne sont pas sans évoquer une certaine perte d'innocence. Ils remettent une part de naïveté, de fragilité dans nos sons.

**Vous avez enregistré des versions remixées de certaines de vos chansons. Tu avais besoin de cette prise de recul, de cette récréation ?**

C'est une façon de se reconcentrer sur la matière même de la musique, de l'approcher autrement que d'une façon très personnelle. Il nous faut une stimulation constante. Nous atteignons souvent ce que j'appelle le seuil d'ennui. Ce n'est pas qu'on soit des gens emmerdants ou vite blasés. Mais je pense qu'avec nous beaucoup de choses peuvent perdre de leur nouveauté très facilement. Alors nous cherchons toujours, nous écrivons beaucoup. Le fait de tourner pendant des mois et des mois avec les mêmes chansons nous a aussi incités à nous renouveler. Nous avons déjà composé une bonne partie du prochain album, nous allons enregistrer quatre ou cinq demos à cet effet en janvier.

**Est-ce que tu estimes avoir changé en quelques mois ?**

Je me sens plus imaginaire, libre d'aller souvent dans des direc-



Jeffery Leatham, Brian Molko et Robert Schultzberg, premier batteur du groupe

tions vraiment plus étranges. Avec les concerts, la tournée, la vie a pas mal changé... La tension qui règne dans ces moments-là, l'enjeu de la situation te conduisent à prendre beaucoup sur toi. Je me suis senti tenu de bien faire mon boulot, trop de choses étaient en jeu. Et ça, c'est assez surprenant, perturbant même. Ces jours-ci, je me trouve un petit peu trop responsable, un petit peu trop mûr à mon goût... Non pas que ce soit un danger mais... J'en arrive à faire passer mon sens des responsabilités avant mon envie de passer du bon temps, de faire le fou. Et ça frustré forcément une part de moi-même. Enfin, ce n'est pas un énorme combat intérieur.

**Tu as le sentiment de te retenir davantage qu'avant ?**

Au quotidien, je suis moins dans l'excès qu'auparavant. Forcément, quand on a un concert à assurer... Ça a déjà commencé au moment de l'enregistrement de l'album. Aux moments les plus cruciaux, il m'est arrivé de m'amener avec une gueule de bois gigantesque. J'ai senti que ça pouvait virer mauvais et j'ai décidé d'arrêter les frais. Je m'engueulais intérieurement, je me disais que je n'avais pas le droit de faire ça. Des sermons de ce genre... Voilà quelque chose que je n'avais pas prévu. On se prend toujours pour un surhomme : on s'imagine qu'on pourra toujours tout faire, tout supporter, tout le temps.

*"Je voulais me placer dans une position de grande vulnérabilité. Lorsque j'ai entendu le premier album de PJ Harvey, je me sentais tellement proche de cette démarche que j'ai voulu créer une musique aussi personnelle et troublée que celle-là."*

**Tu parlais tout à l'heure de perte d'innocence. Développerais-tu une forme de nostalgie ?**

Il y a quelque chose de particulier avec cette histoire d'enfance et d'innocence... Parce que cette période de ma vie a plutôt été horrible. Il y avait tellement de prises de tête... Et en même temps, c'est une époque où l'on est tellement chargé d'espoirs, d'énergie, de désirs et d'amour que l'on voudrait donner. Au fur et à mesure que la réalité, que le quotidien te rongent comme un lichen, qu'ils imprègnent le moindre de tes os, le plus profond de ta chair, toutes ces qualités humaines ont tendance à être remplacées par un sentiment de

fatigue, par l'apathie ou le cynisme. L'une des façons d'éviter cet affadissement était de jouer dans un groupe. Rester un enfant, garder une part de fraîcheur et d'insolence. Alors la nostalgie opère d'une certaine façon. Il n'est pas facile d'avancer, de passer les étapes sans laisser des plumes. Quand tu es adolescent, tu souhaites sortir le plus vite possible de ce corps étrange, changeant. Et puis tu découvres l'âge adulte, et là encore, tu n'aspères qu'à une chose : décoller de nouveau, redevenir un autre. Ça ne m'est pas souvent arrivé ces derniers temps, mais j'ai longtemps été poursuivi par un rêve à ce propos. Je rêvais que je devais refaire ma dernière année de collège, alors que j'en étais pourtant sorti depuis longtemps. Je retournais donc à l'école - en m'apercevant la plupart du temps que j'avais oublié de mettre mes >>>



>>> chaussures, ce genre de choses – et je passais toute la journée à insulter la moindre personne que je croisais...

**As-tu envie ou peur de devenir adulte ?**

Probablement un peu peur... Même beaucoup, peut-être. J'ai toujours eu des problèmes à assumer certaines responsabilités. Quand tu exiges très tôt un certain style de vie, ça rend les relations difficiles. Toutes ces choses que tu es censé construire quand tu as atteint une certaine maturité, quand tu deviens adulte – un métier et une relation stables, un foyer –, toutes ces choses sont impossibles dans le cadre de vie que je me suis fixé pour l'instant. Et ça, ça risque d'être le cas pour un petit moment encore. Je ne sais pas si tout ça n'est que le prolongement d'une incapacité à grandir plus profonde, plus personnelle encore... En même temps, mon activité actuelle

m'inciterait plutôt à prendre ma vie en main.

Il y a sûrement un mélange d'immaturité et de maturité en moi. Ça tiraille. Je suppose que plus je serai ou plus j'aurai à être responsable, plus je risque de réagir en me comportant comme un irresponsable.

**Beaucoup de gens font une fixation sur ton androgynie – ton côté glamour, en somme.**

**Mais la principale ambiguïté, chez toi, n'est-elle pas là, dans cette difficulté à basculer de l'adolescence à l'âge adulte ?**

(silence interminable)... Je ne sais pas... Est-ce que tu me vois comme un grand enfant, ou quoi ? Je ne sais pas... Pose-moi une autre question. C'est trop compliqué.

**Comment réagis-tu lorsqu'on te qualifie de chanteur "charismatique" ?**

Je suis plutôt flatté. Ça signifie que je suis un chanteur émotionnel, un *performer* sensible. C'est ce que j'ai toujours voulu être. Tout cet engagement dans la musique est aussi lié à ça, au besoin de dire quelque chose sur le plan émotionnel, de transmettre quelque chose sur la condition humaine, ou du moins sur les émotions, les désirs humains. Tout ça doit avoir un sens, une signification... Je préfère qu'on me reconnaisse une personnalité plutôt que d'être un type ennuyeux. J'ai toujours été conscient du fait qu'il faut bouger correctement sur scène. Et comme je suis plutôt petit de taille, il se peut que j'aie mis quelques effets supplémentaires dans mon jeu, pour compenser... Être sur scène me donne un sentiment de liberté. Pour peu que tu te sentes en confiance et extraverti, tu peux laisser les choses sortir, déferler. Et si tu manques d'assurance, de solidité, peu importe. Tu parleras peut-être moins entre les chansons, une tension s'installera, qui enrichira à sa façon la performance. J'essaie simplement de faire de mon mieux pour m'ouvrir un peu plus encore, pour me perdre dans la musique et les émotions qu'elle suscite lorsque nous la jouons.

**Tu as déclaré qu'un chanteur ou une pop-star devaient forcément être singuliers, sortir de l'ordinaire. Ce n'est pas une obligation un peu encombrante et artificielle ?**

Je ne pense pas avoir vraiment dit ça ainsi. Simplement, la nature même du chanteur, sa position sur scène impliquent automatiquement qu'il soit *larger than life* – plus grand que la vie. Une fois qu'on a énoncé ce postulat, cette évidence, on peut jouer avec de différentes manières. Personnellement, j'aime qu'il y ait une part de glamour dans ce que nous faisons, parce que ça met un peu de distance avec la réalité... Ça ne veut pas dire que nous sommes des caméléons. On fait quelque chose de profondément naturel, de profondément ancré en nous, ce n'est pas une image manufacturée. Mais j'aimerais assez qu'il reste

de l'ambiguïté autour du groupe. Le mystère, c'est plus facile à assumer que la réalité.

**Ce n'est pas contradictoire de jouer sur le glamour alors que tu revendiques une certaine spontanéité ?**

Parce qu'on a la chance inestimable d'être payé pour s'exprimer, et parce qu'on ne veut pas la gâcher, on peut être tenté d'être le plus sobre et le plus sincère possible. Moi, je crois qu'il existe une ligne de démarcation très fine et très étrange entre la sincérité et le déguisement. Ça se joue à peu de choses et les deux ne sont pas si éloignés. On peut aussi se jeter dans une espèce de style de vie rock'n'roll uniquement pour se mettre en état de vulnérabilité, de fragilité. C'est souvent là que les problèmes commencent, mais c'est aussi là que tout peut également devenir

intéressant – et presque drôle. Parfois, je me sens d'humeur très timide, je suis très prudent par rapport à tout ça. Et d'autres fois, je plonge entièrement, j'ai le sentiment d'être un junkie, d'être complètement dépendant de tout ça.

**Aujourd'hui, tu dis écrire davantage de chansons fictionnelles que de textes très personnels. Est-ce parce que tu penses avoir réglé pas mal de choses avec le premier album ?**

On dit toujours qu'on a 18 ou 20 ans pour écrire son premier album... Alors il y a sûrement de ça. Il y a aussi que ma vie a changé depuis quelques mois. Je passe la plupart de mon temps dans des pays nouveaux, des situations inédites, je rencontre beaucoup de gens. Je me retrouve chaque jour dans un contexte différent, parfois ennuyeux, parfois démentiel. J'expérimente constamment. Ces derniers mois, j'ai peut-être moins eu le temps de me pencher sur l'état de ma vie, de mes émotions. J'étais plus dans la réaction que dans l'introspection. De là à ce que le deuxième album ne raconte que des histoires... Il y en aura au moins une, intitulée *Burger Queen*, sur le Luxembourg : avoir écrit sur ce sujet me dispensera peut-être d'avoir à en parler à l'avenir. C'est une chanson très calme, très triste... Le personnage que je mets en scène cumule les pires caractéristiques qu'on puisse avoir au Luxembourg : il est gay, goth et accro à l'héroïne... Quand j'en parle, ça me fait plutôt sourire. Mais je pense que ça donne une idée assez juste de ce que peut être la vie au Luxembourg. On reste quand même dans la fiction. Je ponctue d'ailleurs chacune des phrases du texte par un "*Hey you!*". Ce personnage, ça pourrait vraiment être chacun de nous. Il suffit d'être né un peu malchanceux, au mauvais endroit.

**Trouves-tu que les gens interprètent un peu trop littéralement tes textes ?**

Pas mal de gens ont une perception extrêmement sinistre de ma personnalité. Actuellement, je manque un peu d'énergie, du fait des concerts et des voyages à répétition. Mais je ne suis pas un type renfrogné, maussade. Même si je suis toujours hanté par elles, les émotions qui inspirent mon écriture ne me détruisent pas autant que dans le passé. Je ne suis pas monsieur Youpi, mais quand même... Les gens m'imaginent beaucoup plus malheureux que je ne le suis. Quand je suis dans une période très créative, je me sens vraiment plus tranquille qu'avant. Je me sens enfin comme un artiste, alors que je suis parti de rien. Je contrôle mieux ma destinée, je suis plus concentré là-dessus. Il n'empêche que quand tu pars en tournée pendant deux ou trois mois, tout peut se brouiller de nouveau, tu redeviens fou, tu replonges dans des émotions incontrôlables. Tu te sens carbonisé en permanence. Ce qui me fait penser que la stabilité, ça n'est pas encore pour demain. ||